

— Vous avez deviné, chère amie. Peut-être cette intelligence hors ligne, cette volonté puissante, cette audace sans pareille qu'il développait si bien pour la cause du mal, les retrouvera-t-il dans la voie du bien ?

— Je le crois, répondit madame de Kergaz.

Les deux époux furent interrompus par un coup de sonnette qui, de la loge du suisse, correspondait avec l'hôtel et annonçait un visiteur.

— Voici, dit Armand, les notes quotidiennes de ma police. Les hommes que j'emploie à ce métier sont dévoués, intelligents, mais il leur faut un chef.

La porte s'ouvrit, un laquais parut.

Il portait sur un plateau une enveloppe assez volumineuse, que le comte décrocheta sur-le-champ.

Cette enveloppe renfermait sept ou huit feuillets d'une écriture menue, sans signature.

M. de Kergaz lut tout bas :

“ Les agents de M. le comte sont en ce moment sur la trace d'une mystérieuse et singulière association, qui, depuis environ deux mois, a mis Paris en exploitation...”

— Oh ! oh ! fit Armand, qui continua sa lecture avec une scrupuleuse attention.

“ Cette association, poursuivait le correspondant anonyme, paraît avoir des ramifications dans tous les mondes parisiens. Son siège, ses chefs, ses moyens d'exécution, tout est encore pour nous à l'état de mystère. Les résultats seuls commencent à nous être connus, et encore n'est-ce que partiellement. Le but de cette agglomération de bandits est de s'approprier par tous les moyens possibles les papiers compromettants pour le repos des familles, et d'exercer, à l'aide de ces papiers, un vaste chantage. Les lettres imprudemment écrites par une femme éprise et qu'on menace de faire tenir au mari, les faux en écriture privée que commettent parfois de jeunes prodiges et qu'une main cachée peut déposer sur le bureau d'un juge d'instruction, rien ne leur échappe.

“ Cette association, qui a pris le titre de : *le Club des Valets-de-Cœur*, s'introduit partout, prend toutes les formes et toutes les attitudes.

“ Les agents de M. le comte, achevait le correspondant, travaillent activement ; mais, jusqu'à présent, ils n'ont pu que constater de déplorables résultats sans rien découvrir.”

Armand, tout rêveur, tendit ces mots à sa femme.

— Tenez, dit-il, ce serait à faire croire que le doigt de Dieu intervient. Nous cherchions tout à l'heure un moyen d'occuper les rares facultés de notre cher Andrea, et voici ce que je lis.

Tandis que madame de Kergaz parcourait cette note de la police secrète de son mari, le comte sonna :

— Envoyez-moi Germain, dit-il à son valet.

Germain était le domestique de confiance d'Armand, le seul qui fût dans le secret de la mystérieuse existence d'Andrea.

— Tu vas aller rue du Vieux-Colombier, lui dit M. de Kergaz, et tu me ramèneras mon frère.

Germain partit ; une heure après, le comte et sa femme virent entrer Andrea.

Pour qui avait connu le brillant vicomte Andrea, le don Juan moqueur et impie, ou bien le baronnet sir Williams, ce gentleman flegmatique et distingué, le frère de M. de Kergaz, le fils du comte de Felipone, était désormais méconnaissable.

Il était pâle, amaigri. Ses habits affectaient la coupe et la tournure sans prétention des vêtements portés par les ecclésiastiques. Il marchait les yeux baissés, la tête un peu inclinée en avant, et parfois sa démarche trahissait une vive souffrance.

Il osa à peine regarder la comtesse, comme s'il y avait quatre années de distance, le souvenir de son odieuse conduite envers elle et des outrages qu'il avait osé lui faire subir se fût dressé devant lui comme un fantôme vengeur.

Ce fut avec la même hésitation pleine d'humilité qu'il prit et serra la main que lui tendait M. de Kergaz.

— Cher frère, murmura celui-ci.

— Vous m'avez fait demander, Armand ? dit Andrea d'une voix presque tremblante ; je me suis hâté de quitter mon bureau.

— Mon cher Andrea, répondit Armand, je t'ai fait demander parce que j'ai besoin de toi...

L'œil d'Andrea s'illumina d'un rayon de joie.

— Ah ! dit-il, faut-il mourir pour vous ?...

Un sourire vint aux lèvres d'Armand.

— Non, dit-il, il faut vivre d'abord...

— Et vivre raisonnablement, mon frère, ajouta madame de Kergaz, qui prit les deux mains d'Andrea et les pressa avec effusion.

Andrea rougit et voulut retirer ses mains.

— Non, non, murmura-t-il, je ne suis pas digne, madame, de l'intérêt que vous me témoignez...

— Mon frère...

— Laissez, madame, laissez le pauvre pécheur, continuait-il humblement, tâcher d'apaiser par son expiation la colère divine.

Jeanne leva les yeux au ciel :

— C'est un saint, pensa-t-elle.

— Frère, dit alors M. de Kergaz, tu sais que je me suis imposé une mission ?

— Oh ! dit Andrea, une noble, une sainte mission, mon frère...

— Et j'ai besoin de ton aide pour continuer mon œuvre.

Le vicomte Andrea tressaillit.

— Il y a bien longtemps, dit-il, que je vous aurais demandé de m'associer à vos travaux, Armand, si j'avais été digne de faire le bien. Hélas ! en passant par mes mains souillées, que serait donc la charité ?

— Frère, dit M. de Kergaz, il ne s'agit pas de faire le bien d'une façon vulgaire, il faut punir ou prévenir le mal.

Armand tendit alors la note confidentielle de sa police au vicomte Andrea.

Celui-ci la lut avec attention et parut manifester un profond étonnement.

— Et bien, frère, reprit M. de Kergaz, l'heure des expiations vulgaires, du repentir humble et caché est passée : il faut redvenir un homme fort, intelligent, habile, un homme aussi audacieux pour servir une noble cause que tu le fus pour faire le mal, un adversaire digne enfin de cette association de bandits que je veux exterminer.

Andrea écoutait avec attention et se taisait. Tout à coup il releva la tête ; un éclair passa dans ses yeux, mornes et sans rayons depuis longtemps.

— Eh bien, dit-il, je serai cet homme !

M. de Kergaz jeta un cri de joie.

— Je serais la main vengeresse, continua le vicomte, qui poursuivra sans relâche les mystérieux ennemis de la société ; cette association, dont vos agents n'ont pu découvrir le lieu de réunion, les statuts, les chefs et les affiliés, je la démasquerai, moi...

Et comme il parlait, une transformation semblait s'opérer chez Andrea.

L'homme humble et courbé jusque-là sous la main du repentant le pénitent accablé de macérations, se redressa peu à peu ; son œil baissé étincela et retrouva son assurance, et ce ne fut qu'avec un vague mouvement d'effroi que madame de Kergaz vit tout à coup reparaître le baronnet sir Williams, l'audacieux des anciens jours, le terrible Andrea, si longtemps bandit lui-même.

Mais l'effroi de Jeanne n'eut que la durée d'un éclair. Le baronnet n'existait plus, le bandit Andrea était mort ; restait un homme dévoué à son frère, à la société, à Dieu... un soldat de la grande cause de l'humanité.

En ce moment, la porte s'ouvrit une femme entra.

Cette femme était vêtue de noir, et sur ses vêtements noirs, elle portait la capuche grise des sœurs de charité libres et n'ayant point fait de vœux.